

Du bon usage des colloques

Robert Melançon

Volume 27, Number 3, Winter 1991

Ville, texte, pensée : le XIX^e siècle, de Montréal à Paris

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035862ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035862ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, R. (1991). Du bon usage des colloques. *Études françaises*, 27(3), 119–127. <https://doi.org/10.7202/035862ar>

Du bon usage des colloques

ROBERT MELANÇON

« Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est à mon gré la conference. »
Montaigne, *Essais*, III, 8.

On se souvient, ou on devrait se souvenir, de la splendide description du printemps qui ouvre le prologue des *Canterbury Tales* et du départ animé des pèlerins :

Whan that April with his shwores soote
The droughte of March hath perced to the roote,
And bathed every veine is swich licour
Of which vertu engendred is the flour ;
Whan Zephyrus eek with his sweete breeth
Inspired hath in every holt and heeth
The tendre croppes, and the yonge sonne
Hath in the Ram his halve cours yronne,
And smale fowles maken melodye
That sleepen al the night with open yē -
So pricketh hem Nature in hir corages -
Thanne longen folk to goon on pilgrimages,

And palmeres for to seeken straunge strondes
To fernes halwes, couthe in sondry londes.

Tout s'y trouve, que s'efforcent d'imiter les printemps depuis qu'on a lu Chaucer : les pluies tièdes d'avril, les premières tendres pousses, les fleurs les plus délicates, le doux vent d'ouest qui répond au gentil nom de Zephyrus, le jeune soleil qui enfourche le Bélier, la mélodie exubérante des oisillons. Comment s'étonner que ceux qui le peuvent partent en pèlerinage pour des rives lointaines — *straunge strondes* — visiter les lieux saints — *fernes halwes*, des temples éloignés, aussi éloignés que possible ? Dans la troupe des pèlerins de Chaucer, les *palmeres*, qui venaient de loin et allaient loin, formaient le sommet de la hiérarchie. *Nil novi sub sole*. Les « palmeres » postmodernes, les pèlerins qui s'aventurent aujourd'hui vers les terres lointaines, ce sont ces universitaires qui vont pratiquer leurs dévotions au savoir à l'autre bout du monde.

Chacun se souvient, l'ouvrage est récent, de l'ouverture de la saison des colloques dans *Small World* de David Lodge. L'orchestre wagnérien des avions à réaction y remplace le pépiement des oiseaux, mais qu'à cela ne tienne : les campus verdoient, Zephyrus porte les parfums des fleurs nouvellement écloses et surtout les professeurs, nouveaux pèlerins du nouveau culte de la *tenure*, délivrés de la besogne des corrections, s'égaillent sur la rose des vents. Il ne se trouve aujourd'hui aucun agrégé, s'il a publié quelques articles dans sa spécialité, qui ne reçoive bon an mal an une demi-douzaine d'invitations à prononcer une conférence quelque part entre Amherst, Paris, Charlottetown, Milan, Bordeaux, Vancouver, Cerisy-la-Salle, Toronto, Tours, San Francisco, Athènes. Invitations personnelles ou, c'est moins flatteur mais pourquoi faire la fine bouche ? *call for papers* expédié *urbi et orbi* par un organisateur qui dispose de bonnes subventions ou d'un grand prestige dans la profession.

Comme ceux de Chaucer, les pèlerins de David Lodge protestent de leur dévotion, entendent de leur amour de la science et de la nécessité de poursuivre leurs recherches ailleurs — *anywhere out of this campus*, auraient dit Poe et Baudelaire. Qu'y a-t-il de mal à cela ? À la fin du Moyen Âge la route de Cantorbéry était jalonnée d'auberges qui attestaient de l'utilité économique des pèlerinages. Aujourd'hui, autour de toute université qui compte, gravitent des agences de voyages créatrices d'emploi. Entre deux offices, il fallait bien se restaurer ; après les communications, il y a toujours quelque banquet, des monuments, des musées, des bars à visiter, des boutiques à écumer, des conversations qui se prolongent sans fin autour d'un verre dans ce loisir infini qu'on ne trouve

qu'ailleurs. Mais la paillardise est bien surfaite et relève de la légende, du fantasma ou du recyclage d'un topos éculé sur les moines girovaques: le secret le mieux gardé des colloques, c'est qu'on y cède infiniment moins à la luxure qu'aux autres péchés capitaux.

Et puis, il arrive qu'on y travaille. C'est même la règle comme on le constate à lire les volumes d'actes que le courrier apporte presque au même rythme que les *calls for papers*. On n'y fait pas de recherche, mais on y livre le résultat de ses travaux et surtout on y écoute attentivement, mais oui, ses collègues présenter le résultat des leurs. On s'y lave de la routine des cours, de la corvée des examens, de l'ennui sans nom des comités et des assemblées: on y retrouve sa dignité de travailleur intellectuel. Je me souviens, lors d'un des premiers colloques auxquels j'aie participé, de la joie d'un spécialiste de littérature néo-latine qui enseignait Dieu sait quoi dans une petite université et qui, m'avait-il confié, pouvait une fois l'an rencontrer ses interlocuteurs pendant quelques jours. Il en revenait ragaillardi, prêt à retrouver pour des mois la solitude du coureur de fond et à poursuivre ses travaux sur Guillaume Budé entre deux cours où il devrait s'en tenir aux rudiments. Il n'aurait pas tenu sans son colloque annuel qui lui permettait de se ressourcer.

Sur ma table se sont accumulés depuis trop longtemps des volumes d'actes dont je devrais rendre compte. Lus à la suite, ils suggèrent une typologie du genre colloque dont on trouvera ici l'esquisse. Ils rassemblent quatre cent vingt-neuf communications en vingt-six recueils, auxquelles s'ajoutent six avant-propos, six préfaces, cinq introductions, un liminaire, une ouverture, un texte de préliminaires, un texte de présentation, cinq conclusions, deux synthèses, une postface, cinq index, trois bibliographies, une biographie, une chronologie, un document préparatoire, un lexique, une table ronde, une traduction anglaise de l'*Ode à Michel de l'Hospital* de Ronsard; en outre, quatre volumes reproduisent les discussions. À moins de leur ajouter un tome de commentaires, il n'est pas question d'en proposer ici le compte rendu détaillé.

Premier constat, les colloques se sont multipliés, d'autant que ces volumes ne représentent qu'une toute petite partie de ceux qui se sont tenus au cours des dernières années dans le domaine des études sur la littérature de la Renaissance. Étaient-ils tous nécessaires? On ne répondra pas à cette questions sans s'interroger sur les fonctions qu'ils peuvent remplir. Il en va des colloques comme de tous les actes de communication linguistique, et on pourrait les distribuer sur le célèbre schéma des fonctions du langage proposé naguère par Jakobson pour découvrir, si on ne le savait pas, que

la fonction phatique (qui vise avant tout à maintenir le contact) et la fonction poétique (qui met l'accent sur le message lui-même) y jouent un rôle considérable.

Cette multiplication tient aussi pour une bonne part au caractère rituel qu'a pris notre rapport avec la littérature du passé, rangée — faudrait-il dire *remisée* — dans la catégorie du patrimoine. La célébration du centenaire de la mort de Rimbaud, orchestrée en France par le ministre de la Culture lui-même, vient d'en offrir l'exemple grotesque qu'on sait. Toutes les célébrations ne sombrent pas dans ce ridicule, mais il y aurait peut-être quelque avantage à laisser passer deux ou trois centenaires ou à les célébrer, si l'on y tient, en privé. Sur ma table, je ne compte pas moins de six volumes d'actes de colloques consacrés à Ronsard, six volumes consacrés à Montaigne et, pour maintenir jusqu'au bout cette égalité, un volume consacré conjointement à Ronsard et Montaigne. Cette abondance s'explique par la commémoration du quatrième centenaire de la mort de Ronsard en 1985 et par celles, successivement, du quatrième centenaire de la publication des deux premiers livres des *Essais* en 1980 et du quatrième centenaire de la publication du Livre III en 1988. Les six volumes d'actes suscités par 1980 et 1988 ne représentent qu'une partie des activités liées à ces centenaires : pour la seule année 1988, le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne* signalait la tenue d'au moins neuf colloques. On frémit à la perspective de la nouvelle vague de commémorations que va susciter en 1992 le quatrième centenaire de la mort de Montaigne. On se console à la pensée que le prochain centenaire Montaigne, le cinquième de sa naissance, n'aura lieu qu'en 2033 et que la mode de ces messes civiles aura peut-être passé d'ici là.

Ces célébrations ont été fécondes : elles ont suscité sur l'œuvre de deux très grands écrivains un ensemble d'études qui ont permis de faire le point et, surtout, de poser une série de questions nouvelles et d'ouvrir de nouveaux chantiers. Néanmoins, et cela est sensible en particulier dans le cas des trop nombreuses manifestations suscitées par trois centenaires successifs autour de Montaigne, elles prennent à la longue un caractère assez répétitif. Cela tient à deux raisons. D'abord, il faut bien constater que la confrérie des montaigniens reste assez restreinte et qu'on retrouve à presque tous les colloques une demi-douzaine de spécialistes éminents qui ne peuvent se renouveler en un laps de temps aussi court. Et surtout la forme même de la communication savante, aussi réglée qu'un sonnet comme on s'en rend compte à en lire autant à la suite les uns des autres, impose un type de travail qui ne peut se multiplier indéfiniment sans susciter des

redites : il faut faire court, traiter une question très précisément délimitée, montrer par quelques citations et allusions qu'on connaît bien les travaux des collègues devant lesquels on parle et presque toujours évoquer en conclusion la perspective de recherches ultérieures plus approfondies.

Enfin, comme presque tout le monde se met à l'auteur célébré, il s'ensuit un déséquilibre extrêmement préjudiciable à une connaissance authentique de la littérature d'une période donnée : il y a aussi d'autres auteurs à la Renaissance française que Montaigne et Ronsard. Pendant que chacun se livre à de « nouvelles lectures » des *Essais* et des *Amours*, des travaux fondamentaux restent en jachère : nous ne disposons pas d'éditions décentes des œuvres de Du Bellay, de Belleau, de Marguerite de Navarre, d'Henri Estienne, de Jean Bodin, de Guillaume Du Vair ; il nous faudrait un dictionnaire portatif du moyen français ; l'immense territoire des textes néo-latins reste *terra incognita* sauf pour une poignée de spécialistes. Il y aurait là matière à bien des colloques si on y tenait et si on cédait un peu moins aux automatismes des centaines à commémorer.

La série d'actes qui fait l'objet de cette chronique apporte malgré tout sous ce rapport une assez belle moisson : sur Amyot, auquel, rappelons-le, Montaigne donnait « la palme sur tous les écrivains français » ; sur Étienne Dolet ; sur Du Bartas, prodigieux poète dont Goethe s'étonnait que les Français fissent si peu de cas ; sur Du Bellay, le plus méconnu sans doute des très grands auteurs français, dont l'œuvre complexe et variée se trouve réduite à deux ou trois sonnets qui traînent dans toutes les anthologies ; sur Érasme, qui vaut Voltaire, mais qui a écrit en latin ; sur Ficin, à qui nous devons sans doute de lire Platon. Les colloques sur Amyot, Du Bartas et Du Bellay constituent des modèles du genre et pourraient susciter, il faut du moins le souhaiter, de grands travaux plus approfondis. Leurs actes présentent quoi qu'il en soit de remarquables synthèses sur ce qu'on sait actuellement à leur sujet. Le colloque de Du Bellay, en particulier, présente une véritable somme, qui n'épuise certes pas l'œuvre, mais qui en laisse pressentir, pour la première fois peut-être, toute la richesse.

La fonction rituelle des colloques se constate à l'examen des titres qui figurent plus loin en bibliographie. Quelques-uns indiquent sobrement le sujet ou le thème : *Ronsard et la Grèce, la Rhétorique de Montaigne, la Curiosité à la Renaissance*. C'est qu'il y avait bel et bien un thème ou un sujet. D'autres, par contre, témoignent d'un certain embarras. Ils n'avouent pas qu'il s'agissait simplement de commémorer une grande œuvre ou un auteur de génie sans adopter de point de vue en

particulier. D'où ces titres qui font référence à un lieu : *Ronsard in Cambridge*, *Ronsard — Colloque de Neuchâtel*; ou ces titres passe-partout marqués au coin de la plus grande prudence et qui se réfugient dans le flou : *Aspects de la poétique ronsardienne*, *Montaigne — Regards sur les Essais*, *le Parcours des Essais — Montaigne 1588-1988*, *Sur des vers de Ronsard — 1585-1985*. On ne peut attendre rien de précis de tels volumes d'actes considérés dans leur ensemble, bien qu'on y lise d'excellentes communications qui n'ont le plus souvent que fort peu de rapport les unes avec les autres.

À parcourir ces titres, on constate aussi que les seiziémistes, ainsi qu'il est convenu d'appeler les spécialistes de la Renaissance française, ne donnent que très modérément dans la théorie et que leur premier souci reste l'interprétation des textes : les intitulés qui comportent un nom d'auteur ou le titre d'une œuvre forment l'écrasante majorité. Guère plus de six sur vingt-six des recueils que j'ai lus portent sur une question générale. Et même lorsque la « méthode » ou la « théorie » s'affichent dans le titre, la relation à des œuvres concrètes est posée expressément :

Les diverses pratiques théoriques illustrées par les auteurs de ce recueil entretiennent chacune une relation concrète avec l'objet littéraire. Loin du délire didactique incarné par la critique métadiscursive, les postulats méthodologiques qu'on trouve dans ces essais découlent d'une lecture analytique mettant l'accent sur le mode de production textuelle. La visée heuristique de la lecture devient l'instrument de la praxis théorique¹.

On ne leur en fera pas grief.

La fonction rituelle des colloques se constate aussi au retour des mêmes noms : quelques champions de la communication se retrouvent presque partout ; la plupart sont moins répandus mais réapparaissent régulièrement aux tables des matières. Une série de volumes d'actes offrirait donc ample matière à une sociologie de l'université. On y reconstitue sans mal des réseaux, des systèmes d'échange, des circuits privilégiés. Faut-il parler de « renvois d'ascenseur » ? Ce serait facile et, surtout, faux. Le milieu de la recherche universitaire est depuis longtemps international ; actuellement, c'est l'université elle-même qui devient internationale dans toutes ses fonctions — y compris dans l'enseignement comme en témoigne la circulation de plus en plus fréquente des

1. Lawrence Kritzman, « Préface », dans *le Signe et le texte. Études sur l'écriture au XVI^e siècle en France*, p. 7.

étudiants d'une université à l'autre en cours d'études. Les réseaux des colloques fraient la voie à cette université sans frontières de l'avenir dont chaque institution particulière, chaque campus, ne constituera qu'une épiphanie.

Parallèlement, dans chaque société, l'université voit son rôle réduit au nom de prétendus impératifs fonctionnels: rentabiliser des investissements énormes, former la main-d'œuvre spécialisée que la société technologique réclame. Gouvernements, milieux des affaires, médias se retrouvent pour une fois d'accord: les universitaires n'ont pas le sens des réalités; leur poursuite désintéressée de la connaissance et leurs idéaux d'éducation libérale ou humaniste appartiennent à un stade dépassé de l'histoire. Les colloques permettent aux universitaires girovaques de respirer un air moins confiné. Semblables en cela aux moines médiévaux qui allaient d'un *scriptorium* à l'autre à la recherche de textes, les « colloquants » — risquons ce néologisme comme un clin d'œil — maintiennent aujourd'hui, l'idéal d'une république des lettres qui, sans eux, ne serait plus qu'un vague souvenir. Cela vaut bien quelques rituels.

BIBLIOGRAPHIE

- Columbia Montaigne Conference Papers*, Donald M. Frame and Mary B. McKinley (édit.), Lexington (Kentucky), French Forum Publishers, 1981.
- Rhétorique de Montaigne*. Actes réunis par Frank Lestringant. Préface de Marc Fumaroli, Conclusions de Claude Blum, Paris, Champion, 1985.
- La curiosité à la Renaissance*. Actes réunis par Jean Céard, Paris, CEDES-CDU, 1986.
- Étienne Dolet (1509-1546)*, Cahiers V.-L. Saulnier 3, Collection de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1986.
- Ficino and Renaissance Platonism*, Konrad Eisenbichler and Olga Zorzi Pugliese (édit.), University of Toronto Italian Studies, 1986.
- Fortunes de Jacques Amyot*. Actes du colloque international de Melun présentés par Michel Balard, Paris, Nizet, 1986.
- Montaigne. Regards sur les Essais*, Lane M. Heller et Félix R. Atance (édit.), Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, 1986.
- Ronsard in Cambridge*, Philip Ford and Gillian Jondorf (édit.), Cambridge French Colloquia, 1986.

- Les méthodes du discours critique dans les études seiziémistes.* Actes du colloque de la Société française des seiziémistes, réunis et présentés par Gisèle Mathieu-Castellani, révisés par Jean-Claude Margolin, Paris, CEDES-CDU, 1987.
- Ronsard. Colloque de Neuchâtel*, édités avec une introduction par André Gendre, Genève, Droz, 1987.
- Du Bartas, poète encyclopédique du XVI^e siècle*, James Dauphiné (édit.), Lyon, la Manufacture, 1988.
- Mercure à la Renaissance*, Marie-Madeleine de La Garanderie (édit.), Société française des seiziémistes, 1988.
- Ronsard en son IV^e centenaire. Ronsard hier et aujourd'hui.* Actes du colloque de Paris et Tours publiés par Yvonne Bellenger, Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Genève, Droz, « Études ronsardiennes », I, 1988.
- Ronsard et la Grèce.* Actes présentés par Kyriaki Christodoulou, Paris, Nizet, 1988.
- Le sonnet à la Renaissance.* Sous la direction d'Yvonne Bellenger (édit.), Paris, Aux Amateurs de Livres, 1988.
- Aspects de la poésie ronsardienne.* Actes publiés sous la direction de Philippe de Lajarte, Publication de l'Université de Caen, 1989.
- The Correspondence of Erasmus / La correspondance d'Érasme*, James K. McConica (édit.), *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, XXV-3, été 1989.
- Montaigne et l'accomplissement des Essais.* Actes du congrès de Paris réunis par Claude Blum, prologue de Marcel Tetel, conclusions et synthèses par Eva Kushner, *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, VII^e série, n^{os} 13-16, juillet 1988-juin 1989.
- The Order of Montaigne's Essays.* A selection of articles presented at the International Montaigne Colloquium on the Order of Book Three of the *Essais*, Daniel Martin (édit.), Amherst (Massachusetts), Hestia Press, 1989.
- Le Parcours des Essais. Montaigne 1588-1988.* Textes réunis par Marcel Tetel et G. Mallary-Masters, Paris, Aux amateurs de Livres, 1989.
- Ronsard et Montaigne. Écrivains engagés ?* Études réunies par Michel Dassonville, Lexington (Kentucky), French Forum Publishers, 1989.
- Du Bellay.* Actes du colloque international d'Angers, textes réunis par Georges Cesbron, Presses universitaires d'Angers, 1990.
- Pacific Northwest Renaissance Conference*, Patrick Grant and A. S. G. Edwards (édit.), *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, XXVI-1, hiver 1990.

Le Signe et le texte. Études sur l'écriture au XVI^e siècle en France. Textes réunis par Lawrence D. Kritzman, Lexington (Kentucky), French Forum Publishers, 1990.

Sur des vers de Ronsard (1585-1985). Actes du colloque international de Duke édités par Marcel Tetel, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1990.

La littérature et ses avatars. Discrédits, déformations et réhabilitation dans l'histoire de la littérature. Sous la direction d'Yvonne Bellenger, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1991.